

Tenir à la vie

François Charron, *L'intraduisible Amour*, Trois-Rivières, Écrits des Forges (en coédition avec l'Arbre à paroles, Amay, et Le Dé bleu, Sainte-Florent-des-Bois), 1991, 192 p.

René Lapierre, *Effacement*, Montréal, L'Hexagone, coll. « Poésie », 1991, 85 p.

Christiane Frenette, *Le ciel s'arrête quelque part*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, coll. « Les rouges-gorges », n° 85, 1991, 62 p.

Hugues Corriveau

Numéro 65, printemps 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39044ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (1992). Compte rendu de [Tenir à la vie / François Charron, *L'intraduisible Amour*, Trois-Rivières, Écrits des Forges (en coédition avec l'Arbre à paroles, Amay, et Le Dé bleu, Sainte-Florent-des-Bois), 1991, 192 p. / René Lapierre, *Effacement*, Montréal, L'Hexagone, coll. « Poésie », 1991, 85 p. / Christiane Frenette, *Le ciel s'arrête quelque part*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, coll. « Les rouges-gorges », n° 85, 1991, 62 p.] *Lettres québécoises*, (65), 34–35.

Tous droits réservés © Les Éditions Valmont, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

François Charron, *L'Intraduisible Amour*, Trois-Rivières, Écrits des Forges (en coédition avec l'Arbre à paroles, Amay, et Le Dé bleu, Sainte-Florent-des-Bois), 1991, 192 p., 15 \$.

René Lapierre, *Effacement*, Montréal, L'Hexagone, coll. «Poésie», 1991, 85 p., 14,95 \$.

Christiane Frenette, *Le ciel s'arrête quelque part*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, coll. «Les rouges-gorges», n° 85, 1991, 62 p., 6 \$.

Tenir à la vie

«Le poème est le lieu vrai du monde.»

Il est partout, même dans la prose ! Et chavire alors notre vision
si quète des choses...

POÉSIE
Hugues Corriveau

NOTES ET CONTRE-NOTES, masques et bergamasques, car «je dis tout ce que je pense» (p. 13), nous confie François Charron. Et il prend le réel à témoin de sa vie, consigne, accumule, fait des listes, des séries, des jeux comme se plaisait à le faire Georges Perec. Il essaie de circonvier le réel, la matière même de sa vie, d'en faire le compte et le décompte, d'en préciser l'événement. On croirait le projet sans fin, comme s'il suffisait de donner la liste exhaustive de ses propres gestes, de ses propres sentiments, crainte et amour confondus, pour que nous-mêmes, nos gestes et nos pensées emmêlés, soyons sauvés de la mort, pour que plus rien ne s'abîme, pour que l'oubli n'ait

pas de nom, de sens, de justification. Projet illimité qui pourrait bien occuper toute une vie, toute l'œuvre d'un poète que celle de noter le réel, son exactitude, son dérisoire enchaînement. Mais il y a fuite et perte malgré tout, et l'œuvre actuelle de Charron est un défi à la mémoire, à sa perte, à la permanence impossible des choses.

Avec amour

L'œuvre actuelle de Charron essaie de dévier la perte au profit mathématique du débit ; il y a calcul et cumul, tension pour que la force du dénombrement trouve à perpétuer la vie, à arrêter l'échéance temporelle. «J'écris que le poème est le

lieu vrai du monde» (p. 17), «la moindre voix franchit le monde / le moindre secret va s'abolir auprès du jour» (p. 23), soit ! Mais la conscience, elle, la vigilante conscience du vivant est toujours prégnante, toujours à l'affût de l'illusion, car la «[...] mémoire est un objet qui va mourir» (p. 28); et cette inéluctable évidence rend le projet poétique de Charron à la fragilité aléatoire du choix à travers les objets du réel toujours recommencé, à travers la sélection qui paraît si souvent arbitraire, à travers tout ce qui nous advient dans les secondes poursuivies de notre existence. Que choisir, que retenir de nous-mêmes pour que la mémoire vive du poème sache en retracer l'irremplaçable fragilité ? Car «ce que nous sommes n'est vrai que dans une histoire / immédiatement absente» (p. 29), fuyant ainsi dans la continuité, dans le déroulement temporel que seul l'amour sait retarder, sait mettre dans une certaine perspective vivante. Et comme «chaque seconde est

un événement qui nous fait être ce que / nous sommes» (p. 35), il s'agit d'en retenir la fraction propice, l'ultime dérive. Le titre de la dernière partie du livre est en fait la traduction exacte de ce projet toujours renouvelé, soit «Dire ce que je vois», dire le dedans et le dehors des choses, leur venue, leur approximation. Charron affirme qu'il est «[...] là pour lire dans la partie blanche des êtres» (p. 158), et c'est peut-être vrai, que, là justement, commence la parole amoureuse quand «nos désirs s'achèvent comme une herbe que l'air remue» (p. 130).

Avec discrétion

Il en va tout autrement du très curieux livre de René Lapierre intitulé *Effacement*. De prime abord, on ne peut s'empêcher de se demander s'il s'agit bien de poésie, s'il n'y a pas maldonne, si l'éditeur ne s'était pas trompé de collection. Et puis, lisant et relisant, on cherche où s'impose ici le poème, du moins ce qu'il en reste, ce que l'auteur veut affirmer par son identification. Car, dans un premier temps, ces textes se présentent beaucoup plus comme nouvelles avortées, histoires embryonnaires, comme ces débuts de textes autour desquels Barthes a si bien rêvé. Mais il y a ce terme de «poésie» sur la couverture et c'est bien embarrassant. Chez Charron, la forme s'identifie au poème en vers libres, c'est tellement plus confortable ; mais ici, ces histoires, ces proses... Il faut bien que le sens de la poésie s'impose autrement, René Lapierre nous y oblige. Or, tranquillement, puisqu'il faut lire ces textes du côté du poétique, nous sentons que chacun dérape sur le sens d'un mot mal compris ou ambigu, sur une phrase mal prononcée, entendue discrètement, relevant ainsi de ce qui fait l'essence même de la poésie quand il s'agit de travailler une certaine forme de dérive à travers le langage, quand il s'agit de faire de la langue le lieu du jeu et de l'ambiguïté. Allons au texte et questionnons la pertinence du sens poétique ici :

— Santé, dit Alys.

— Santé ! firent en chœur tous les autres, excepté
Karine qui embrassait sa coupe du bout des lèvres,
l'air ennuyé. (p. 16)



— Quelle belle nuit, soupira Damian.
Jill, avec une petite moue dégoûtée, commanda un
autre Collins. (p. 14)

Au même moment, sur le tableau de bord, un
voyant rouge se mit à clignoter : *oil*. Georges se
tourna vers la fille.

— Idiote, murmura-t-il. (p. 15)

— Colonialisme anglais ! ajouta-t-il encore. Eux et
leur fichu thé !

Il détacha son col, le visage empourpré.
Par derrière une voix complaisante fit observer que
Ceylan, du reste, était bien plus joli que Sri Lanka.
(p. 30)

De la poésie, cela ? Et pourquoi pas ? Si le réel dérape dans la
langue, si par elle, la subtile vision d'un univers ambigu apparaît,
surgit ? Chaque page de ce livre fascinant nous réserve la surprise de
personnages différents, de situations incongrues et nouvelles ; mais
chaque fois la force de la déception est vive et très forte puisque tout le
recueil fonctionne sur le vol du sens, sur la retraite insidieuse du
pourquoi, du comment. Le parcellaire remplace l'histoire complète du
monde, tous les récits se cachent sous le fragmentaire et l'esquisse. Ce
qui se retient du monde tient tout entier dans ce mot échappé, dans ce
regard qui trahit l'émotion, qui témoigne de la vie intérieure, des
multiples lectures qu'impose le réel quand celui-ci est regardé de très
près, avec le doute nécessaire à la compréhension intime des choses de
la vie. Jusqu'au dernier texte si tragique, si près du désespoir quand la
passion même fait défaut :

*Seulement, toute cette bonté m'est retombée dessus,
on dirait. Je crois même qu'elle finirait par m'étouffer
à la longue. Mais il faut bien se défendre, alors j'ai
acheté ça.*

C'est dans le cœur; suffit de bien viser.
(p. 84)

Tragiques ou drôles, tous les personnages de ce livre tiennent ainsi à
la fragilité du langage ou des gestes, parlent du monde comme si celui-
ci cachait toujours en chaque moment la dimension obscure des mots,
du regard et du sens. Il suffit peut-être, comme René Lapierre, d'en
faire une histoire courte, un instantané, comme le fait autrement une
Dominique Robert ou une Carole David dans leurs œuvres actuelles,
pour que chavire notre vision si quète des choses, pour que l'inquié-
tude surgisse comme un poème dont l'évidence tient cette fois tout
entière dans la réalité.

Avec hauteur

Je ne crois pas à la réalité de l'univers de Christiane Frenette. Par là,
je ne juge aucunement de la qualité de sa poésie, mais plutôt de sa
charge émotive, de son incarnation. On dirait toujours que ce qu'elle
décrit n'est là que pour appuyer le sentiment sous-jacent à ce qu'elle
veut dire. Les poèmes ont alors une allure de chant liturgique, une
espèce d'aura dont la couleur est toute faite d'élégance tragique ou de
pâleur d'aubes et de cafés. On essaie de comprendre ces «stratégies
désespérées / comme on essaie des poses en pure perte / au-dessus

d'un ciel féroce bleu / mais nous restons insouciant» (p. 27) ; on
voudrait bien saisir comment «les heures rongent les habitudes /
heurtent nos silences» (p. 44), mais cela fuit, a un air convenu. Alors je
me dis que Christiane Frenette en met trop,
surcharge tout à fait inutilement ses textes, alors
qu'ils deviennent si poignants quand elle sait
garder autour de ses mots l'essentielle simplicité
qui y fulgure parfois :

*voix fouilleuses
l'enfance a filé
s'attarde ailleurs
il reste si peu autour de nous
rien qui ne soit de trop
la vie se refuse à tout commentaire*
(p. 22)

Si tout le recueil avait cette fermeté du
propos, évitait de sombrer dans l'élégance
surchargée d'images tragiques, nous saurions
vraiment que *Le ciel s'arrête quelque part*,
ailleurs que dans les hauteurs d'un style touffu. Mais aussi, comment
résister à la simplicité de ce court texte qui prend tout le réel d'un
moment particulier et en redonne une forme tranquille et sobre ?

*je mendie
comme cet enfant du journal affamé
à faire pleurer
comme ce cheval que je nourrissais
en novembre
au creux des paumes
les fruits et l'avoine
le tremblement infime de l'insoumis
la pauvreté des mains*
(p. 19)

On comprend alors que cette œuvre si jeune ait pu être reconnue
déjà par des prix et des nominations prestigieuses. Car Christiane
Frenette donne à penser le monde dans des détours qui parfois trouvent
le chemin de l'essentiel :

*au bord de la mer
l'enfant voudra toujours recommencer
des kilomètres de plage l'invitent à marcher
au fond des lagunes nous trouverons peut-être
ce qui pleure en nous
des siècles d'efforts dans les carapaces
une fragilité sans mémoire*
(p. 42)

Christiane Frenette

LE CIEL S'ARRÊTE QUELQUE PART

